

	page
Conversation vive de l'Empereur avec le Gouverneur en tiers avec l'Amiral.	398
Retour sur la conversation avec le Gouverneur, etc. — Effet des libelles sur Napoléon. — Traité de Fontainebleau. — Ouvrage du général S—n.	404
Violent accès d'indignation de ma part qui amuse fort l'Empereur.	412
Corvisart, etc. — Anecdotes des salons de Paris.	415
L'Empereur continue d'être souffrant. — Pièce officielle remarquable adressée à sir Hudson Lowe.	421

FIN DE LA TABLE DU CINQUIÈME VOLUME.

## MÉMORIAL DE S<sup>TE</sup>-HÉLÈNE.

*Lundi 1<sup>er</sup> Juillet 1816 au Jeudi 4.*

Mon fils tombe de cheval. — Pillage par les armées. — Caractère du soldat français. — Détails de Waterloo par le nouvel Amiral.

HIER, mon fils, dans sa promenade, emporté par son cheval, et craignant de se frapper aux arbres, avait cru devoir se jeter à terre. Il s'était foulé le pied assez fortement pour être condamné à un mois de chaise longue.

L'Empereur a daigné entrer dans ma chambre, sur les onze heures, pour connaître la situation de mon fils, dont il a fort grondé la maladresse. Je l'ai suivi dans le jardin, où il a déjeûné, ce qu'il n'avait pas fait depuis long-temps.

La conversation est tombée sur le pillage des armées et les horreurs qu'il entraîne.

Pavie, disait l'Empereur, était la seule place qu'il eût jamais livrée au pillage : il l'avait promis à ses soldats pour vingt-

quatre heures ; mais au bout de trois, il n'y put tenir davantage, et le fit cesser. » Je n'avais que douze cents hommes, » disait-il; les cris de la population qui parvenaient jusqu'à moi, l'emportèrent. » S'il y eût eu vingt mille soldats, c'eût été eux dont la masse, au contraire, » eût étouffé les plaintes de la population; » il ne serait rien parvenu jusqu'à moi. » Du reste, continuait-il, heureusement » la politique est parfaitement d'accord » avec la morale, pour s'opposer au pillage. J'ai beaucoup médité sur cet » objet; on m'a mis souvent dans le cas » d'en gratifier mes soldats; je l'eusse fait » si j'y eusse trouvé des avantages. Mais » rien n'est plus propre à désorganiser et » à perdre tout à fait une armée. Un soldat » n'a plus de discipline dès qu'il peut » piller; et si en pillant il s'est enrichi, » il devient aussitôt un mauvais soldat; » il ne veut plus se battre. D'ailleurs, » observait-il encore, le pillage n'est pas » dans nos mœurs françaises : le cœur » de nos soldats n'est point mauvais; le » premier moment de fureur passé, il » revient à lui-même. Il serait impossible à des soldats français de piller pendant vingt-quatre heures : beaucoup

» emploieraient les derniers momens à » réparer les maux qu'ils auraient faits d'abord. Dans leur chambrée, ils se reprochent plus tard, les uns aux autres, » les excès commis, et frappent eux-mêmes de réprobation et de mépris » ceux d'entre eux dont les actes ont été » trop odieux. »

Sur les trois heures, le nouvel Amiral, *Sir Pulteney Malcolm*, et tous ses officiers ont été présentés à l'Empereur. L'Amiral a causé d'abord seul avec lui près de deux heures. Il a dû être très-frappé de la conversation, car il a dit en sortant qu'il venait de prendre une bien belle et bonne leçon sur l'histoire de France.

L'Empereur a dû lui dire, en terminant, ce que je crois d'ailleurs avoir déjà inscrit quelque part plus haut sur ce même sujet : « Vous avez levé une contribution de sept cents millions sur la France; j'en ai imposé une de plus de dix milliards sur votre pays. Vous avez levé la vôtre par vos baïonnettes; j'ai fait lever la mienne par votre parlement. — Et c'est bien là la véritable analyse des affaires, a répondu l'Amiral. »

L'Amiral était à Bruxelles à dîner avec

lord Wellington, lorsque Blucher envoya dire qu'il était attaqué. Wellington, disait l'Amiral, avait à Waterloo quatre-vingt-dix mille hommes, et Bulow vingt-cinq mille. C'était précisément là le compte qu'avait estimé l'Empereur, l'Amiral ramenait d'Amérique douze mille hommes de vieille troupe, sans aucun soupçon du nouvel état de l'Europe. A la mer, un bâtiment lui apprit la révolution du retour de l'île d'Elbe; elle lui sembla si magique, qu'il ne put la croire. Toutefois, à la vue de Plymouth, il reçut ordre de continuer en toute hâte sur Ostende; il l'atteignit à temps, quatre mille hommes purent prendre part à la bataille, et ils étaient sans contredit ce qu'il y avait de meilleur dans toute la ligne, assurait l'Amiral. Qui peut assigner leur degré d'influence! Les Anglais crurent la bataille perdue tout le jour, et ils conviennent qu'elle l'était sans la faute de Grouchy. L'Amiral était venu de sa personne durant la bataille à portée de Wellington.

*Vendredi 5.*

Anecdotes sur le dix-huit Brumaire. — Siéyes. — Grand-Électeur. — Cambacérés. — Lebrun, etc.

L'Empereur, après s'être promené quelque temps dans le jardin, a été joindre sa calèche. Le temps était délicieux; nous avons fait deux tours au galop. J'étais seul avec lui. Il m'a beaucoup parlé de mon fils, de son avenir, avec un intérêt et une bonté qui me remplissaient le cœur. Il disait que vu son âge, cette circonstance de Sainte-Hélène était sans prix pour le reste de sa vie; que son moral s'y serait trouvé en serre chaude, etc., etc.

Après dîner, l'Empereur est revenu sur le dix-huit Brumaire, et nous l'a raconté avec une infinité de petits détails. Comme il l'a dicté depuis longtemps au général Gourgaud, c'est là que je renverrai pour la masse de l'événement. Je n'en vais donner ici que quelques traits ou accessoires qui ne s'y trouveront sans doute pas.

La situation de Napoléon à son retour d'Égypte fut unique. Il s'était vu aussitôt sollicité par tous les partis, et avait reçu

tous leurs secrets. Il en était trois bien distincts : *le Manège* dont un général fort connu était un des chefs; *les Modérés*, conduits par Siéyes, et *les Pourris*, disait-il, ayant Barras à leur tête.

La détermination que prit Napoléon de s'associer aux Modérés lui fit courir de grands dangers, observait-il. Avec les jacobins il n'en eût couru aucun; ils lui avaient offert de le nommer *Dictateur* :  
 » Mais après avoir vaincu avec eux, disait l'Empereur, il m'eût fallu presque aussitôt vaincre contre eux. Un club ne supporte point de chef durable, il lui en faut un pour chaque passion. Or, se servir un jour d'un parti, pour l'attaquer le lendemain, de quelque prétexte que l'on s'enveloppe, c'est tousjours trahir; ce n'était pas dans mes principes.

» Mon cher, me disait l'Empereur dans un autre moment, après avoir parcouru de nouveau l'événement de Brumaire, il y a loin de là, vous en conviendrez, à la conspiration de Saint-Réal, qui offre bien plus d'intrigues et bien moins de résultats : la nôtre ne fut que l'affaire d'un tour de main. Il est sûr, ajoutait-il, que jamais plus grande révolution

» ne causa moins d'embarras, tant elle était désirée; aussi se trouva-t-elle couverte des applaudissemens universels.

» Pour mon propre compte, toute ma part dans le complot d'exécution se borna à réunir à heure fixe la foule de mes visiteurs, et à marcher à leur tête pour saisir la puissance. Ce fut du seuil de ma porte, du haut de mon perron, et sans qu'ils en eussent été prévenus d'avance, que je les conduisis à cette conquête; ce fut au milieu de leur brillant cortège, de leur vive allégresse, de leur ardeur unanime que je me présentai à la barre des Anciens pour les remercier de la dictature dont ils m'investissaient.

» On a discuté métaphysiquement, et l'on discutera long-temps encore si nous ne violâmes pas les lois, si nous ne fûmes pas criminels; mais ce sont autant d'abstractions bonnes tout au plus pour les livres et les tribunes, et qui doivent disparaître devant l'impérieuse nécessité; autant vaudrait accuser de dégât le marin qui coupe ses mâts pour ne pas sombrer. Le fait est que la

» patrie sans nous était perdue, et que  
 » nous la sauvâmes. Aussi les auteurs, les  
 » grands acteurs de ce mémorable coup  
 » d'État, au lieu de dénégations et de  
 » justifications, doivent-ils, à l'exemple  
 » de ce Romain, se contenter de répon-  
 » dre avec fierté à leurs accusateurs: *Nous*  
 » *protestons que nous avons sauvé notre*  
 » *pays, venez avec nous en rendre grâces*  
 » *aux Dieux.*

» Et certes tous ceux qui dans le temps  
 » faisaient partie du tourbillon politique  
 » ont eu d'autant moins de droits de se  
 » récrier avec justice, que tous conve-  
 » naient qu'un changement était indis-  
 » pensable, que tous le voulaient, et que  
 » chacun cherchait à l'opérer de son côté.  
 » Je fis le mien à l'aide des *modérés*; la  
 » fin subite de l'anarchie, le retour im-  
 » médiat de l'ordre, de l'union, de la  
 » force, de la gloire, furent ses résultats.  
 » Ceux des *jacobins* ou ceux des *immo-*  
 » *raux* auraient-ils été supérieurs? Il est  
 » permis de croire que non. Toutefois il  
 » n'est pas moins très-naturel qu'ils en  
 » soient demeurés mécontents, et en aient  
 » jeté les hauts cris. Aussi, n'est-ce qu'à  
 » des temps plus éloignés, à des hommes

» plus désintéressés qu'il appartient de  
 » prononcer sainement sur cette grande  
 » affaire.»

Au surplus voici deux traits qui aide-  
 ront à juger de l'état réel de la Répu-  
 blique à l'époque de Brumaire. Après  
 cette journée, il ne se trouva pas au  
 trésor de quoi expédier un courrier; et  
 quand le Consul voulut se procurer la  
 force précise de l'armée, il fut réduit à  
 envoyer des personnes sur les lieux.  
 « Mais, disait-il, vous devez avoir des  
 » rôles au bureau de la guerre? — A quoi  
 » nous serviraient-ils, répondait-on, il y  
 » a eu tant de mutations dont on n'a pu  
 » tenir compte. — Mais, du moins, vous  
 » devez avoir l'état de la solde qui nous  
 » mènera à notre but? — Nous ne la  
 » payons pas. — Mais les états des vivres?  
 » — Nous ne les nourrissons pas. — Mais  
 » ceux de l'habillement? — Nous ne les  
 » habillons pas.»

La révolution de Brumaire accomplie,  
 il se trouva trois Consuls provisoires :  
*Napoléon, Siéyes et Ducos.* Il fallait un  
 président. La crise était chaude et ren-  
 dait le général bien nécessaire; aussi  
 saisit-il le fauteuil, et ses deux acolytes  
 n'eurent garde de le lui disputer. Ducos,

d'ailleurs, se prononça dès cet instant une fois pour toutes. Le général seul pouvait les sauver, disait-il; et dès-lors, il se déclarait pour toujours de son avis en toutes choses. Siéyes s'en mordit les lèvres; mais il dut en faire autant.

Siéyes calcule volontiers ses intérêts. Dès la première réunion des trois Consuls en séance, et dès qu'ils furent seuls, Siéyes alla mystérieusement regarder aux portes du palais si personne ne pouvait entendre; puis revenant à Napoléon, il lui dit avec complaisance et à demi-voix en lui montrant une commode: « Voyez-vous ce beau meuble? vous ne vous doutez peut-être pas de sa valeur? » Napoléon crut qu'il lui faisait considérer un meuble de la couronne, et peut-être qui aurait servi à Louis XVI. « Ce n'est pas du tout cela, lui dit Siéyes, voyant sa méprise; je vais vous mettre au fait. Il renferme huit cent mille francs!!! et ses yeux s'ouvraient tout grands. Dans notre magistrature directoriale, nous avons réfléchi qu'un directeur sortant de place pouvait fort bien rentrer dans sa famille sans posséder un denier, ce qui n'était pas convenable. Nous avons donc imaginé cette petite caisse, de

» laquelle nous tirions une somme pour  
» chaque membre sortant. En cet instant  
» plus de directeurs, nous voilà donc  
» possesseurs du reste. Qu'en ferons-  
» nous? » Napoléon, qui avait prêté une  
» grande attention, et commençait enfin  
» à comprendre, lui répondit: « Si je le  
» sais, la somme ira au trésor public;  
» mais si je l'ignore, et je ne le sais point  
» encore, vous pouvez vous la partager,  
» vous et Ducos, qui êtes tous deux an-  
» ciens directeurs; seulement dépêchez-  
» vous, car demain il serait peut-être  
» trop tard. Les collègues ne se le firent  
» pas dire deux fois, observait l'Empe-  
» reur; Siéyes se chargea hâtivement de  
» l'opération, et fit le partage, comme  
» dans la fable, en lion. Il fit nombre de  
» parts; il en prit une comme plus ancien  
» directeur, une autre comme ayant dû  
» rester en charge plus long-temps que  
» son collègue, une autre parce qu'il  
» avait donné l'idée de cet heureux chan-  
» gement, etc., etc, bref, dit l'Empe-  
» reur, il s'adjugea six cent mille francs,  
» et n'en envoya que deux cent mille au  
» pauvre Ducos, qui, revenu des pre-  
» mières émotions, voulait absolument  
» reviser ce compte et lui chercher que-

» ruelle. Tous les deux revenaient à cha-  
 » que instant, à ce sujet, à leur troisième  
 » collègue pour qu'il les mît d'accord;  
 » mais celui-ci répondait toujours : Ar-  
 » rangez-vous entre vous; soyez surtout  
 » tranquilles; car si le bruit remontait  
 » jusqu'à moi, il vous faudrait abandon-  
 » ner tout. \*

» Lorsqu'il fallut se fixer sur une

---

\* Des amis de M. Siéyes, et il s'en trouve beaucoup, ont été peines de cette anecdote; s'ils m'eussent fait connaître leurs observations à temps, je me serais décidé peut-être à la laisser de côté. Mais la supprimer aujourd'hui qu'elle a paru dans la première édition, ce serait lui reconnaître un sens et une importance qu'elle n'a pas; car la somme dont il y est question n'appartenait pas à l'Etat, et messieurs Siéyes et Ducos y avaient incontestablement des droits. C'était ce que pensait Napoléon, qui toujours sans préjugés et sans préventions, parle ailleurs de M. Siéyes dans les meilleurs termes, et cite particulièrement sa probité. Il ne resterait donc plus que la gaieté du récit; récit, il est vrai, fort plaisant, soit que ces détails soient exacts ou qu'ils se trouvent brodés, car les amis de M. Siéyes les contredisent; mais dans ce cas encore de quelle injure pourrait-il être à M. Siéyes? L'importance et la célébrité de sa carrière politique ne l'ont-elles pas placé au-dessus du ridicule?

» constitution, disait l'Empereur, Siéyes  
 » donna une autre scène fort plaisante.  
 » Les circonstances et l'opinion publique  
 » en avaient fait une espèce d'oracle en  
 » ce genre; il déroula donc, aux com-  
 » missions des deux Conseils, mystérieu-  
 » sement et avec poids et mesure, les  
 » différentes bases qui furent toutes adop-  
 » tées, bonnes, imparfaites ou mauvaises.  
 » Enfin, il couronna l'œuvre en dévoilant  
 » la sommité, ce qu'on attendait avec  
 » une vive et curieuse impatience. Il pro-  
 » posa un *Grand-Electeur* qui résiderait  
 » à Versailles, jouirait de six millions  
 » annuels, représenterait la dignité na-  
 » tionale et n'aurait d'autre fonction que  
 » de nommer deux Consuls: celui de la  
 » *paix*, celui de la *guerre*, tout à fait  
 » indépendans dans leurs fonctions. En-  
 » core si cet électeur avait fait un mau-  
 » vais choix, le Sénat devait-il *l'absorber*  
 » lui-même. C'était l'expression techni-  
 » que, c'est-à-dire le faire disparaître, en  
 » le faisant rentrer, par forme de puni-  
 » tion, dans la foule des citoyens. »

Napoléon, faute d'expérience dans les assemblées, et aussi par une circonspection commandée par le moment, avait pris peu ou point de part à ce qui avait

précédé ; mais ici , à ce point décisif , il se mit à rire , dit-il , au nez de Siéyes , et sabra ce qu'il appelait ses niaiseries métaphysiques. Siéyes n'aimait pas à se défendre , disait l'Empereur , et ne savait pas le faire. Il essaya pourtant ici de dire qu'après tout , un Roi n'était pas autre chose. Napoléon lui répondait : « Mais » vous prenez l'abus pour le principe , » l'ombre pour le corps. » Puis il l'acheva en lui disant : « Et comment avez-vous » pu imaginer , M. Siéyes , qu'un homme » de quelque talent et d'un peu d'honneur voulût se résigner au rôle d'un » cochon à l'engrais de quelques millions ? » Après une telle sortie , qui , disait l'Empereur , fit rire aux éclats tous les assistans , la création de Siéyes demeura noyée ; il n'y eut plus moyen pour lui de revenir à son Grand-Electeur , et l'on se décida pour un Premier Consul à décision suprême , ayant la nomination à tous les emplois , et deux Consuls accessoires à voix délibératives seulement. C'était au fait dès cet instant l'unité du pouvoir. Le Premier Consul était un vrai président d'Amérique , gazé sous des formes que commandait encore l'esprit ombrageux du moment ; aussi l'Em-

pereur dit-il que son règne commença réellement dès ce jour-là.

L'Empereur regrettait en quelque sorte que Siéyes n'eût pas été l'un des trois Consuls. Celui-ci , qui le refusa d'abord , le regretta aussi , mais quand il n'était plus temps. Il s'était mépris sur la nature de ces Consuls , disait Napoléon ; il craignait pour son amour-propre , et redoutait d'avoir à chaque instant le Premier Consul à combattre. « Ce qui » eût été vrai , observait l'Empereur , si » tous les Consuls eussent été égaux : » nous aurions été alors tous ennemis ; » mais la constitution les ayant faits » bordonnés , il n'y avait plus de lutte » d'amour-propre , aucune cause d'inimitié , mais mille d'une véritable union. » Siéyes le reconnut , mais trop tard. L'Empereur disait qu'il eût pu être fort utile au Conseil , meilleur peut-être que les autres , parce qu'il avait parfois des idées neuves et très-lumineuses ; mais que , du reste , il n'était pas du tout propre à gouverner. En dernière analyse , disait l'Empereur , pour gouverner il faut être militaire : on ne gouverne qu'avec des éperons et des bottes. Siéyes , sans être peureux , avait peur de tout : ses espions



de police troublaient son repos. Au Luxembourg, durant le consulat provisoire, il réveillait souvent Napoléon, son collègue, et le harcelait avec les trames nouvelles qu'il apprenait à chaque instant de sa police particulière.

« Mais a-t-on gagné notre garde, lui dit celui-ci. — Non. — Eh bien, allez dormir. En guerre comme en amour, pour conclure, mon cher, il faut se voir de près. Il sera temps de nous inquiéter quand on attaquera nos six cents hommes. »

L'Empereur disait qu'au demeurant, il avait choisi en *Cambacérès* et *Lebrun* deux hommes de mérite, deux personnages distingués; tous deux sages, modérés, capables; mais d'une nuance tout à fait opposée. L'un, avocat des abus, des préjugés, des anciennes institutions, du retour des honneurs, des distinctions, etc.; l'autre, froid, sévère, insensible, combattant tous ces objets, y éédant sans illusion, et tombant naturellement dans l'idéologie.

L'Empereur revenait à faire observer que Siéyes aurait peut-être contribué à donner une autre couleur, une autre tournure, d'autres nuances à l'adminis-

tration impériale; mais on répliquait que cette variante n'eût pu qu'être nuisible; car on avait beaucoup loué, dans le temps, le choix de Napoléon. Les hommes qu'il avait appelés, lui disait-on, n'étaient pas dans le cas d'être désavoués de personne en Europe. Ils avaient beaucoup contribué à lui ramener l'opinion des diverses nuances parmi nous en France, il n'en eût pas été de même de Siéyes. Son nom et son souvenir eussent, aux yeux de beaucoup, nuï aux actes auxquels il eût participé, et on cita dans ce temps, avec un empressement qui faisait voir toute la malveillance qu'on lui portait, une anecdote qu'on disait s'être passée aux Tuileries entre lui et l'Empereur. Il était échappé à Siéyes, disait-on, parlant de Louis XVI à l'Empereur, de dire *le tyran*. « M. l'abbé, » faisait-on répondre à l'Empereur, s'il eût été un tyran, vous diriez la messe, » et moi je ne serais pas ici. » L'Empereur a souri à cette anecdote, sans exprimer autrement si elle était vraie ou non. On verra plus loin qu'elle était fausse.

*Samedi 6 au Lundi 8.*

Nouveaux torts du Gouverneur. — Ses absurdités.

Il y a long-temps que je n'ai parlé du Gouverneur. Nous cherchions à l'éloigner le plus possible de notre pensée; nous ne l'apercevions presque plus. Ses mauvaises manières, ses vexations me forcent d'y revenir aujourd'hui : elles semblent prendre une nouvelle activité. Il vient de nous garder des lettres d'Europe, bien qu'elles fussent venues ouvertes, et de la manière la plus ostensible; mais seulement parce qu'elles n'avaient point passé par les mains du secrétaire d'Etat, sans faire attention qu'un manque de formalité peut se réparer facilement en Angleterre, mais qu'il demeure sans remède pour nous à deux mille lieues de distance. Si encore, en exécutant aussi rigoureusement la lettre de ses instructions, il avait l'humanité de nous laisser savoir qu'il a reçu ces lettres, et de qui elles sont, il nous tranquilliserait sur des personnes dont nous pleurions la négligence ou la santé; mais il a la barbarie de nous en faire un mystère. Il y a peu

de jours que la comtesse Bertrand ayant écrit à la ville, il a fait saisir le billet, et le lui a renvoyé comme ayant été écrit sans son aveu. Il a accompagné cette injure d'une lettre officielle par laquelle il nous interdit dès à présent toute communication par écrit ou même verbale avec les habitans, sans avoir été soumise à son visa; et, chose absurde et peu croyable, c'est qu'il nous a fait cette interdiction vis-à-vis de personnes qu'il nous laisse la liberté d'aller visiter à notre gré. Il a accompagné la publication du bill qui nous concerne de commentaires qui ont répandu la terreur parmi les habitans; il se récrie sur l'excessive dépense de la table de l'Empereur; il insiste sur de fortes diminutions. On n'avait point entendu que le général Bonaparte aurait autant de personnes autour de lui. Les ministres, nous dit-il ingénument, n'avaient point douté que la permission qu'il nous avait apportée de nous en aller, ne nous eût décidés à quitter l'Empereur, etc. Toutes ces tracasseries ont amené un échange de notes assez vives. A un article du Gouverneur, dans lequel il disait que si les restrictions qu'on nous impose nous

semblaient trop dures, nous pourrions nous en affranchir en nous en allant; l'Empereur a dicté lui-même l'addition suivante à la réponse que nous avons déjà faite : « Qu'honorés par lui dans sa » prospérité, nous placions notre plus » douce jouissance à le servir, aujourd'hui qu'il ne pouvait rien pour nous; » et tant pis pour quiconque ne comprenait pas cette conduite. »

*Mardi 9 au Jeudi 11.*

Nouvelles vexations. — L'Empereur sort à peine. — Tristan. — Fables de La Fontaine; etc. — Le ventre gouverne le monde, — Difficulté de juger les hommes.

Les vexations du Gouverneur continuent, et il ne cesse de gagner du terrain sur notre malheureuse situation. Son parti semble pris de nous mettre au secret. Il a publié une proclamation en ville, ordonnant de lui envoyer, sous peine de châtement, dans les vingt-quatre heures, toutes lettres ou billets que nous pourrions adresser aux habitans, pour quelque motif que ce fût. Il a interdit à ceux-ci de visiter le Grand-Maréchal et sa femme, qui se trouvent en tête de notre enceinte. Les premiers

(Juillet 1816) DE SAINTE-HÉLÈNE. 29  
momens de ce nouveau blocus de Madame Bertrand ont été si sévères, que des médicamens envoyés d'ici par le docteur à un des gens du Grand-Maréchal qui était à la mort, n'ont pu y entrer, et que ce n'est que par accommodement que l'officier a pris sur lui de les faire parvenir par-dessus le mur.

Le Gouverneur ayant lu dans une lettre de l'un de nous en Europe, qu'il demandait plusieurs objets de vêtemens et de toilette, il est venu lui dire qu'il pouvait prendre la plupart de ces objets parmi ce que le gouvernement avait envoyé ici pour Napoléon. Et comme celui-là lui a répondu qu'il préférerait les acheter, ne voulant pas gêner ses sentimens d'aucune reconnaissance, le Gouverneur a observé sèchement qu'il lui serait loisible de les payer s'il en avait la fantaisie; à quoi l'autre a répliqué : « Pardonnez, Monsieur, j'aime à choisir » mes boutiques. » Il en est résulté que le Gouverneur lui a fait dire plus tard par le docteur, qu'il allait porter des plaintes, pour avoir refusé avec *mépris* les dons du Gouverneur. A quoi il lui a été riposté aussitôt, qu'on lui serait obligé;

qu'on était bien plus heureux qu'il eût à transmettre à ses ministres des refus, que des demandes.

Toutes ces tracasseries, la longueur et l'attrait des lectures, le concours du mauvais temps, qui est épouvantable, accroissent la réclusion de l'Empereur, et lui donnent de la mélancolie; il ne met plus le pied dehors. La diversion se borne à aller parfois faire visite, vers les cinq heures, à M<sup>me</sup> de Montholon, qui n'est point encore sortie depuis ses couches. Nous nous y trouvons tous réunis, et l'Empereur y cause une demi-heure ou trois quarts d'heure avant de rentrer chez lui.

Aujourd'hui il y a rencontré le petit Tristan, fils aîné de monsieur de Montholon, qui n'a guère que sept ans, et court tout le jour. L'Empereur l'a fait approcher entre ses deux jambes, et a voulu lui faire réciter quelques fables, dont le pauvre enfant, sur dix mots n'en comprenait pas deux. L'Empereur en riait beaucoup, condamnait qu'on donnât La Fontaine aux enfans qui ne pouvaient l'entendre, et s'est mis à expliquer ces fables à Tristan; à vouloir les lui

rendre sensibles, et rien de plus curieux que ses développemens, leur simplicité, leur justesse, leur logique.

Dans la fable *du Loup et de l'Agneau*, rien n'était plus risible comme de voir le petit bonhomme dire Sire et Votre Majesté, et en parlant du loup, et en parlant de l'Empereur, mêler à tort et à travers tout cela dans sa bouche, et bien plus encore probablement dans sa tête.

L'Empereur trouvait qu'il y avait beaucoup trop d'ironie dans cette fable, pour être à la portée des enfans. Elle péchait d'ailleurs, disait-il, dans son principe et sa morale, et c'était la première fois, observait-il, qu'il s'en sentait frappé. Il était faux que la raison du plus fort fût la meilleure; et si cela arrivait, en effet, c'était là le mal, disait-il, l'abus qu'il s'agissait de condamner. Le loup donc eût dû s'étrangler en croquant l'agneau, etc., etc.

Tristan est fort paresseux. Il avouait à l'Empereur qu'il ne travaillait pas tous les jours. « Ne manges-tu pas tous les jours, disait l'Empereur? — Oui, Sire. » — Eh bien! tu dois travailler tous les jours; car on ne doit pas manger si